

LA NATIONALITÉ CANADIENNE.

LECTURE DÉLIVRÉE SOUS LE PATRONAGE
DE LA SECTION SAINT-JEAN DE LA SO-
CIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE DE QUÉBEC,
LE 15 JANVIER 1858.

PAR

L. M. DARVEAU.

II.

(Suite.)

S'il fallait juger tous les Canadiens-Français par ces individualités, le portrait serait mal au cœur. Néanmoins, quand la tête d'une nation est flétrie le corps s'en ressent. Aujourd'hui l'on dirait qu'une partie des Canadiens-Français a perdu le sentiment de son origine, tant elle persiste à rester en arrière des autres peuples; tant la trahison, la fraude, l'hypocrisie et la corruption des uns; le fanatisme, la jalousie et l'ambition des autres, l'emportent sur l'esprit d'indépendance nationale et d'union qui relève aux yeux de la postérité, tout peuple martyr ayant la conscience de sa force intellectuelle et morale. Encore si ces malheureux compatriotes ne marchaient qu'à l'arrière-garde du progrès; mais il ne sont que des traîtres. Il y a des esclaves qui embrassent leurs chaînes: ils sont de ce nombre.

Quel est la cause de cette décadence morale? L'empressement des uns, l'indifférence et le découragement des autres devant l'idole de l'argent qu'on adore aujourd'hui: le pouvoir de l'argent a pénétré tous les cœurs. Il est incontestable qu'à moins d'un changement réactionnaire, le peuple Canadien-Français est sur le point de tomber dans l'abîme. Or, quand un peuple se trouve dans une position aussi critique, s'il lui reste encore une étincelle d'intelligence et de courage, il faut qu'il sorte victorieux de la lutte ou qu'il succombe. Nous avons donc à choisir entre un avenir d'esclavage et de dégradation, ou un avenir d'honneur et de liberté. Aujourd'hui nous sommes dans le chemin du premier. Commerce, agriculture, morale, honneur, religion, tout est mort: le crime seul vit et fait fortune. Ceux, même, qui nous gouvernent n'ont pas une lueur d'espérance à donner aux populations exténuées. Tous leurs efforts, tous leurs soins se portent sur eux-mêmes. A leurs yeux le peuple n'est qu'un escabeau pour monter au pouvoir et s'enrichir; une fois là, ils le font rouler dans l'abîme où ils le tiennent le pied sur la gorge. Les filous politiques seuls font fortune et sont considérés. L'honnête homme qui se sacrifie pour le bien public ne gagne que les injures de ses ennemis et l'ingratitude de ses compatriotes. Froissé dans ses opinions les plus chères et les plus saintes, dans ses desseins les plus purs, dans ses sentiments les plus sacrés, il n'a de force que dans son courage et sa foi et n'a d'espoir que dans l'attente. La défection des chefs

a gagné les masses. Ceux même, qui voudraient rester honnêtes succombent sous la force des circonstances, sous l'étreinte de la corruption qui profite de tout pour triompher. De tous côtés on voit s'abattre comme une nuée d'oiseaux voraces, une misérable phalange de valets politiques. Leur masque est celui de l'hypocrisie, leur langage, celui du mensonge, leur mot d'ordre, la corruption, leur dieu, le pouvoir, leur but, l'appauvrissement des masses au profit de quelques privilégiés. Pour eux l'argent public abonde, par eux la démoralisation se répand dans la chaumière du paysan ou monte jusqu'à la mansarde de l'ouvrier. A cause d'eux, les affaires publiques sont négligées ou laissées aux soins d'employés ignares ou fripons. La tête de l'Etat est plongée dans l'agitage ou la corruption et le peuple agonise dans la fange du déshonneur et de la pauvreté. Au lieu d'être nationale, la politique n'est plus qu'une politique de localités et d'individus. Ah! si le peuple voulait une bonne fois en finir avec toute cette valetaille qui nous vend à la race supérieure comme un troupeau, si le clergé, abandonnant sa politique désastreuse *du laissez-faire* et *du laissez-vous*, tendait franchement la main au peuple, tout cet échafaudage immoral qu'on élève au milieu de nous et qui n'est qu'un nid à canaille serait vite à bas. Tous ces blagueurs, tous ces fripons qui s'y tiennent pour notre ruine seraient bien vite dispersés; tous ces lâches, tous ces traîtres qui s'y cachent seraient couverts de boue puisqu'il est inutile de les couvrir de honte. Alors notre politique serait vraiment nationale. Les deux idiomes que la haine et l'ambition exploitent n'empêcheraient plus la paix de régner: les mœurs n'étant plus souillées, les passions n'étant plus excitées, les consciences n'étant plus mises à l'enclène, l'union des cœurs amènerait l'union des races.

L'épuration de notre système politique est donc le seul remède aux malheurs du peuple. Mais un bras puissant retient celui de ce dernier; une contagieuse influence énerve le riche et le pauvre; une puissance occulte mais forte encore, empêche, pour rester en paix avec tout le monde et conserver son influence et ses richesses, que la justice se fasse pour tous. Ceux qui dans l'ombre s'efforcent ainsi de baillonner le peuple sur toutes les vexations, toutes les insultes et toutes les injustices dont on l'accable, ne savent donc point qu'ils travaillent pour leur propre malheur? Ils ne visent donc qu'au présent? L'avenir ne les embarrasse donc point? Ils disent donc comme Metternich: 'Après nous le déluge!' Mais croient-ils pouvoir échapper à l'incendie qu'ils maltraitent un instant? Ne savent-ils pas, au contraire, que plus ils continueront d'appuyer des hommes indignes d'eux et de nous, des hommes qui ne rempliront jamais leur devoir envers la morale et la liberté, des hommes qui les perdront comme ils nous perdent, plus la misère du peuple sera grande, plus l'ignorance de ses droits poli-

tiques sera profonde, plus l'explosion de sa colère sera terrible. Oui, plus ses souffrances auront été vives et comprimées, plus les coups qu'il portera seront forts et décisifs. Au lieu du bien-être qu'on lui refuse, il prendra le pillage; au lieu de la liberté qu'on lui arrache par lambeaux, il se vautre dans la fange de l'anarchie entraînant dans sa chute les innocents et les coupables. Ceux qui auront contribué au malheur du peuple quand ils pouvaient le prévenir seront doublement punis.

Ainsi à moins d'un changement complet, voilà l'avenir qu'on nous prépare.

Qu'il soit Irlandais, Ecossais, Anglais ou Français d'origine, le Canadien qui aime sincèrement son pays, a besoin en ces jours de dégradation politique, d'un courage surhumain. En voyant l'avenir si sombre il se demande de quel côté est le refuge et ne le voit nulle part. L'épreuve pèse également sur le riche et sur le pauvre, sur l'homme de profession comme sur l'ouvrier. Il n'y a de salut que dans l'attente. Sera-t-elle longue? Peut-elle être adoucie? Dieu seul connaît sa durée; un gouvernement démocratique plus en harmonie avec les besoins populaires pourrait atténuer les effets du chancre qui nous ronge. Des fonctionnaires sortis des rangs du peuple pourraient seuls sauver le peuple. Car, aujourd'hui, qui dirige notre politique? Des hommes qui n'ont rien à perdre et tout à gagner par la confusion des affaires publiques. Le parlement canadien n'est plus qu'un salon où presque tous nos représentants pour trente-six francs par jour jettent un cri à leur avantage. A voir ces crétiens qui rongent nos libertés politiques et retardent l'avancement moral et matériel du pays ne dirait-on une fourmilière d'insectes venéneux!

A continuer.

ENCORE UNE ÉCONOMIE.

Le fils de P. Gauvreau avait été choisi pour faire, de nouveau, avec d'autres arpenteurs, le tracé du chemin de fer du Nord. Révenu à Québec il a présenté son ouvrage aux intimes qui se sont aperçus que le tracé fait par lui était complètement illogique et ne correspondait point du tout avec celui de l'arpenteur qui avait fait le même tracé à sa suite. Aussitôt le père Baby a convoqué les amis à son bureau, et aujourd'hui, nous avons le plaisir d'annoncer qu'à force d'argent et de travail on va fournir au fils de Pierre Gauvreau, un tracé raisonnable et présentable. De son côté le public doit souffrir patiemment qu'un ignorant retire un salaire qu'il ne mérite point.

M. CIMON.

M. Cimon n'a pas encore capitulé!

Les ministres ne continuent pas moins à l'assiéger.

M. Cimon se confie à la providence... ministérielle.

Heureux député!